L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 JUIN 1894 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 18 JUIN 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LE CERISIER DE FONTENAY.

I

Les badauds faisaient cercle, l'autre jour, dans le Jardin des Tuileries, autour d'un vieux charmeur d'oiseaux, debout au milieu d'une allée; des quatre coins du jardin, et de plus loin encore, les moineaux accouraient à tire d'ailes, et piaillant, se poussant, le bec ouvert, ils assaillaient le brave homme, voletant autour de lui, se posant sur ses bras, sur ses épaules, jusque sur son chapeau.

J'étais au premier rang des badauds, prenant grand intérêt à ce gracieux spectacle, car, je l'avoue, j'ai un faible pour le moineau-franc, ainsi nommé parce qu'on ne le rencontre qu'en France. Au delà des Pyrénées, de l'autre côté des Alpes, l'espèce n'est plus la même; ses habitudes sont diverses, son plumage est plus noir, son bec a grossi du double; il cesse d'être larron, espiègle, familier, presque impertinent; non, il s'est fait sauvage, et il se renferme dans son rôle exclusivement utilitaire d'échenilleur, de destructeur de larves et de pucerons.

Aussi, sans dénigrer ceux de nos voisins, je dis: "Vivent les moineaux de France!" Ils sont vifs, rusés, intelligents, quoi qu'on en puisse dire; ils contribuent pour une bonne part à la gaieté de nos promenades, de nos squares. Ce sont bien de vrais gamins de rues.

—Ce que ces bêtes-là, c'est malin! me disait un jour un cocher de fiacre. On n'en a pas idée! Tenez, monsieur, une supposition: la chaussée est pleine de "moigneaux;" arrive un omnibus: il écrasera peut-être quelque maladroit piéton, mais du diable si un seul "moigneau" se laisse prendre sous les roues.

Oui, le moineau est intelligent, et je n'en veux pour preuve que ce que leur fréquentation m'a permis d'observer.

II

J'ai beaucoup connu, l'an dernier, une tribu de ces gais compagnons, et je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer, dans toute la république ailée, troupe plus querelleuse, plus bruyante, plus indisciplinée et, en même temps, plus unie. C'était à Fontenay-aux-Roses. J'avais là pour voisin de pavillon un vieux clerc de notaire qui, à ses moments perdus, cultivait un jardin minuscule,—un peu plus grand, cependant, qu'un mouchoir de poche, puisqu'il était ombragé par un cerisier.

Comme tous les cerisiers qui se respectent, celui de Fontenay-aux-Roses portait des cerises que le vieux clerc couvait d'un œil paternel. Mais il n'était pas seul à caresser de l'œil les appétissantes pendeloques. Mes amis, les moineaux, perchés aux alentours, attendaient avec une impatience bien légitime la maturité des fruits.

De temps en temps, une députation venait inspecter l'arbre, picorant de-ci de-là, puis allait annoncer à la tribu assemblée sur les toits l'état exact de la récolte promise

Mais le vieil employé découvrit le manège et, troublé dans ses espérances non moins légitimes que celle des moineaux, rêva aux moyens de protéger son bien contre le bec des pillards; la guerre allait s'engager entre le propriétaire et le clan des moineaux, guerre de ruses, de surprises, où la victoire devait rester au plus habile.

Toutefois, mon voisin aimait les bêtes; il avait le cœur bon; aussi ne songea-t-il nullement à tendre des lacets ou à dresser des pièges; mais il pendit dans l'arbre des chiffons flottants, des lames de fer blanc accouplées qui, au moindre zéphir, résonnaient au point de troubler le sommeil du voisinage.

Les oiseaux, massés sur les toits, contemplèrent ces apprêts belliqueux, ces bruyants engins, et rirent, comme savent rire les moineaux, par des battements d'ailes moqueurs et par des "piou! piou!" remplis de gaîté.

Le clerc de notaire comprit bien vite que sa ruse, cousue de fil blanc, était éventée et qu'il fallait trouver mieux.

Il pensait d'abord à monter la garde autour de l'arbre trop convoité, mais les exigences de sa profession s'accordaient mal avec ses intérêts de propriétaire. Il devait chaque jour se rendre à l'étude de son patron, le notaire. Que faire donc?

Soudain, il lui vint une idée.

Il confectionna un mannequin bourré de paille, l'habilla d'un pantalon blanc, d'une vareuse rouge, le coiffa d'un chapeau noir, lui mit en main un long bâton et le planta au beau milieu du cerisier, dont les fruits commençaient à se teindre d'incarnat.

Pour le coup, la bande de pillards décampa sans se faire prier. Les vieux chiffons, les débris de fer blanc ne l'avaient que médiocrement émue; mais un homme! Ah! c'était bien différent! Celui-là était l'ennemi, et l'ennemi sérieux!

L'épouvantail eut un plein succès, et mon voisin eût beau écarquiller les yeux, il ne vit plus trace de moineaux.

Aussi n'hésita-t-il pas, après deux ou trois jours de profonde quiétude, à confier son cerisier à la garde exclusive du mannequin et à s'absenter pour quarante-huit heures.

III

"Funeste erreur! fatale confiance!" comme on chante dans tous les opéras-comiques. La troupe des moineaux-francs n'était pas vaincue; elle était toujours là en observation. Perchée aux environs, elle veillait de loin,—de très-loin,—voletant d'un arbre à l'autre et sans jamais perdre de vue cet homme terrible juché dans le cerisier.

—Mais il ne bouge pas! firent les plus avisés après deux jours d'attente; serait-il mort?

—Si nous allions voir? proposèrent les plus jeunes, avec cette heureuse insouciance qui ignore le danger.

—Attendons encore, dirent les anciens, mais rapprochons-nous un peu.

Et la troupe avança un peu, en effet. Elle traçait autour du beau cerisier une ligne de surveillance plus serrée.

Rien ne remua dans l'arbre, où l'homme sinistre dressait toujours son redoutable bâton.

—Si nous y allions? proposèrent encore une fois les jeunes.

—Les cerises ne seront mûres que dans deux jours, observèrent sagement les anciens; rien ne presse.

—Piou! piou! répondit la troupe en signe d'approbation.

Et elle resserra le cercle; quelques-uns, plus audacieux, firent même le tour de l'arbre à tire-d'ailes et avec un grand battement de cœur.

Rien ne remua.

Le lendemain, le cercle assiégeant se rétrécit encore, et si le propriétaire eût compris le langage des oiseaux, il eût entendu, au moment même où il quittait sa maison, le plus hardi de la troupe crier à ses camarades:

—Je viens de l'arbre; l'homme est un faux homme! Les cerises sont mûres à point; notre couvert est mis. Venez!

Et la bande de pillards, riant de ses terreurs, s'était ruée à table avec tant d'appétit que, le surlendemain, mon infortuné voisin trouva la cueillette faite.

Le mannequin était toujours là, tenant, en sentinelle fidèle, son long bâton dans la main, mais le chapeau, la vareuse, le bâton lui-même étaient constellés des témoignages du parfait dédain de la troupe ailée.

N'est-ce pas que des moineaux-francs ne sont pas des bêtes?

GUSTAVE CANE.

Petite définition:

Littérature naturaliste.—Grosmotypographie.

FEUILLETON.

Le Brick d'Ébène.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

DEUXIÈME PARTIE.

L'OFFICIER BLEU.

(Suite.)

Faible encore, ainsi que plus haut il a été dit...... Des lésions profondes s'ouvrant au moment où l'on s'y attendait le moins, mais n'offrant en réalité aucun danger.

C'était simplement patience à prendre.

Alexis accourait à elle aussitôt que les médecins le permettraient. "L'absence,—comme l'a si bien dit Musset,—l'absence ni le temps ne sont rien quand on aime."

Et elle aussi, elle s'avouait qu'elle aimait, qu'elle adorait Alexis de tout son cœur.

Donc, dans cette âme troublée, le calme renaissait après le chaos.

Et tout concourait au retour de l'espérance en ce cœur si durement éprouvé pendant si longtemps.

En arrivant à Vienne, Mme Cazéres s'était trouvée tout d'un coup dans le plus inquiétant des états.

Les fatigues du voyage venant s'ajouter aux émotions violentes qu'elle avait été condamnée à souffrir, tout cela réuni l'avait mise dans un déplorable état de santé.

Mais la tranquillité et le bonheur ne sont-ils pas toujours les meilleurs des médecins et ne doit-on pas leur attribuer les cures les plus merveilleuses?....

Aux premiers jours d'un ensoleillé printemps, heureuse de l'inespéré succès de sa fille, confiante dans l'avenir elle était revenue, sinon à l'absolue santé,—sa maladie de cœur lui interdisait un rétablissement complet,—tout au moins à un retour de forces qui lui promettait de pouvoir prétendre à un long et heureux avenir.

On comprend dès lors que Renée avait pu accepter la proposition qui lui avait été faite d'aller applaudir ce brave Onésime, qui réussissait si bien au Colosseum.

Son triomphe n'avait pas commencé depuis trois semaines, qu'elle voyait arriver à elle Raoul de Boisdéant.

Dès l'entrée de Renée sur la scène du Nouvel-Opéra de Vienne, Raoul avait reconnu en Elia Balbi la créature à laquelle il s'était si bien dévoué.

Il faisait vite passer sa carte, il était aussitôt admis, comme bien on pense. Renée aussi surprise de revoir, au moment où elle s'y attendait le moins, l'ami d'Alexis, que celui-ci pouvait l'être de rencontrer tout juste à Vienne la comtesse Paloutine qu'il croyait encore, à l'heure actuelle, sous les verrous de son cher et tendre mari.

La conversation ne pouvait prendre fin, Raoul et Renée avaient tant de choses à mutuellement se faire connaître. Tant et si bien que la baronne Cazérès se trouvait tout inquiète lorsque Renée rentrait, en retard, sur les une heure du matin, à l'appartement qu'elle et sa mère habitaient en meublé, au coin de la Reinegstrasse, le splendide boulevard de vienne, et de la rue Schwartzemberg.

Le tourment de la baronne fut vite calmé, et dire la joie de Mme Cazérès lorsque Raoul vint, dès le lendemain dans la journée lui présenter ses devoirs, serait chose impossible.

Naturellement, à partir de ce jour, Raoul de Boisdéant était devenu l'ami de la maison, et c'est ainsi qu'il avait dû de connaître Victorienne Montville, qui, en dehors du théâtre, rendait de fréquentes visites à celle qui avait été son bon génie, celle à qui elle devait sa bienheureuse situation présente.

Donc, écrasée de fatigue, mais le cœur battant d'une joie folle, Renée, ou plutôt Elia Balbi, venait de remporter un nouveau triomphe.

Une femme de service lui avait enlevé son costume, et l'épongeait, tandis qu'avec une serviette enduite de co'd-cream elle débarrassait son charmant visage du blanc, du rouge et du noir exigés sur la face de tous ceux,—comédiens et chanteurs,—qui sont appelés à aborder la rampe.

Avant de reprendre son costume de ville, Renée passait un peignoir, lorsque discrètement un coup fut frappé à la porte de la loge.

La femme de service alla ouvrir.

—C'est moi!—fit Raoul de Boisdéant,—êtes-vous visible?

Et Renée, aussitôt, de répondre:

—Une seconde...... et pour vous.... toujours.....

—C'est que je ne suis pas seul,—ajouta le jeune homme,—j'amène avec moi une visiteuse.

Les grands yeux de Renée n'exprimèrent pas la moindre surprise.

Elle croyait que tout simplement il s'agissait de Victorienne Montville.

—Mais Victorienne n'a pas besoin de vous pour s'annoncer,—fit-elle.

Boisdéant apparut alors en ajoutant:

—Il ne s'agit pas de Victorienne.

Et à sa suite, soulevant d'une main l'une des lourdes tentures, Catherine de Thal, frémissante en toilette de bal, se montra dans l'encadrement de la porte.

Renée devint subitement très rouge, mais se remettant aussitôt, elle courut au devant de la visiteuse, les deux mains tendues.

Les meilleures des femmes, les plus aimantes sont essentiellement méfiantes.

Alors que leur jalousie se trouve complètement dissipée, il reste toujours un vieux levain de doute.

Raoul de Boisdéant se rendit il compte de ses restes de soupçon que sa franchise n'était point parvenue à détruire? Nous ne saurons le dire,—Toujours est-il qu'il résolut d'éclaircir la situation et d'offrir à Mlle de Thal d'indéniables preuves de sa sincérité.

Le général, dès le lendemain de la soirée si mouvementée où avait eu lieu l'orageuse explication entre les deux jeunes gens, avait envoyé Yvan louer une loge au Nouvel-Opéra, et naturellement Raoul de Boisdéant, sur son invite, y trouvait sa place.

Au beau milieu de la représentation, durant un entr'acte, le général s'était levé, passant dans le petit salon situé au fond de la loge, et il avait adressé au jeune homme un signe mystérieux, lui indiquant qu'il avait le désir de lui parler en particulier.

Et là, les paroles étouffées par les draperies lourdes, carrément, le regardant dans le blanc des yeux, il lui avait dit:

—Boisdéant, sur votre honneur, vous m'affirmez que tout ce que vous avez confié à Catherine au sujet du comte Paloutine et d'Alexis Livachoff est l'exacte vérité?

—Quel serment vous faire, général?...—répliqua Raoul, les yeux étincelants,—sur mon honneur!... sur la mémoire de ma mère!....par l'amour que je porte à Mlle de Thal!....

Un sourire d'une exquise bonté éclaira le sévère visage du comte.

—Oui! oui! mon enfant!.... je sais tout cela.... Je sais que vous devez avoir à me faire de très tendres confidences.... moi, de mon côté.... Mais ce n'est ni l'endroit ni l'heure!.... Enfin, tout ce que vous avez dit à Catherine, touchant cette jeune femme et votre ami....

—Il n'y a ni une atténuation de vérité, ni une exagération.

—Alors, malgré ses malheurs elle est restée une honnête femme? De la façon la plus absolue?

—Oui, mon général, je vous le jure.

—Bien! bien! je vous crois, Boisdéant.... il y a des paroles qui valent toutes les signatures.... Et la vôtre,—pour moi,—est de ce nombre.

—Vous pouvez le croire général, je n'ai jamais menti.

—Que complotez-vous donc tous les deux dans ce coin?—demanda Mlle de Thal.

—Nous nous occupons de ton bonheur, mon enfant,—fit le comte.

D'un mouvement spontané et tout attendri, Raoul s'empara de la main de Mlle de Thal et, nerveusement, la pressa dans les siennes.

Agréé, il l'était, le père connaissait son amour et n'y apportait pas d'obstacle.

—Mon général,—fit-il à voix toute basse,—j'ai eu une chaude alerte l'autre soir.

—Je m'en suis bien douté.... Catherine n'est pas toujours commode....elle tient de moi.

—Voulez-vous me permettre de nettement vous dire ce que j'ai sur le cœur?

—Oui! Oui! Boisdéant! toujours, toujours et quand même....

Malgré cette affirmation si formelle, Raoul hésita durant une seconde.

—Allons, qui vous retient? Parlez franchement.

—Eh bien! mon général, je crois que nous franchirions les derniers obstacles qui me tiennent tant au cœur si je pouvais conduire Mlle de Thal dans la loge d'Elia Balbi, et si, dans un échange de regards, Mlle Catherine pouvait se convaincre d'une vérité dont, malgré elle, elle doute peut-être encore.

Le général de Thal appuya sur ces paroles:

—Du moment que vous m'affirmez que c'est une honnête femme, je vous laisse parfaitement le champ libre, Boisdéant.... A la fin de la représentation, je vous abandonnerai Catherine, et je vous attendrai dans la voiture.... C'est entendu.

A nouveau le rideau se relevait, et Renée, ou plutôt Elia Balbi, rentrait en scène.

Et une fois le rideau baissé, les bravos apaisés, Catherine accompagnait M. de Boisdéant, et s'en venait frapper à la porte de la loge de la cantatrice

Avec la maîtresse intelligence qui faisait le fond de son caractère, Renée avait immédiatement, en un simple coup d'œil, embrassé la situation. Une fois les premières paroles de sympathie échangées:

—Tenez,—fit-elle en tendant une lettre ouverte à Raoul,—c'est d'Alexis.... Il sera ici, paraît-il, dans trois jours.... Aussi, vous pensez si je suis joyeuse.... Ah! si nous pouvions à notre tour être heureux!....

Un bon mouvement de Catherine fut la résultante de ces paroles.

Elle marcha droit à Renée, et, tendrement la prenant par le cou, l'attirant à elle:

—Je veux que vous soyez mon amie..

A ce moment précis, la porte se rouvrit, et pareille à une trombe, Victorienne Montville entra.

Elle embrassa Renée en lui disant d'une voix rapide:

—Vous m'emmenez, n'est-ce pas?.... Vous me remettez chez moi!.... Est-ce que cet imbécile d'Onésime n'a pas entrepris de me faire souper avec un monsieur que je ne connais pas... Il devient assommant à la fin!

Et apercevant Raoul:

—Tiens! M. de Boisdéant, mon compatriote!

A la bonne franquette, elle lui serra la main, et, tout interloquée, s'arrêta, se trouvant face à face avec la très imposante personne de Catherine de Thal.

Alors Victorienne rougit, balbutia, s'excusant auprès de Renée. Elle ignorait qu'elle eût du monde....Bref, après quelques incompréhensibles explications, Mlle Montville s'éclipsait, en tourbillon, ainsi qu'elle était entrée.

Décidément Catherine de Thal avait bien fait de venir. De ses derniers soupçons, si tant est qu'il en restât encore, elle ne gardait certainement plus rien au fond de son cœur. Raoul ne l'avait pas trompée, ne lui avait jamais menti; adorée, elle l'était bien comme elle désirait l'être.

—Voulez-vous,—comme il est fort tard, que je vous reconduise à votre mère?—demanda Boisdéant à Renée, au moment où Catherine se disposait à rejoindre le général, lui, de son côté, devait commencer à s'impatienter.

Catherine de Thal eut sur les lèvres le plus charmant et en même temps le plus sincère de ses sourires.

Elle avait lu une hésitation sur le visage de Renée.

Et Mlle de Thal, qui avait son franc parler et disait tout ce qui lui passait par la tête:

—Maintenant que je suis sûre de vous....aussi bien que de lui......je puis bien vous le prêter..... N'êtes-vous pas devenue mon amie?

De bon cœur ils se mirent à rire.

—Eh bien!—fit Renée,—pendant que vous reconduirez Mlle de Thal à sa père, je m'habille.... Vous savez que je ne suis jamais longue à mes atours; vous me ramenez chez moi où ma chère mère m'attend, et je vous offre de partager mon très frugal souper, car je ne vous cache pas que je meurs de faim.

Renée et Catherine s'embrassaient.

—Alors,—fit Mlle de Thal,—vous viendrez me voir..... Pas plus tard que demain...... car j'aurai bien des choses intéressantes à vous dire...... A présent que je ne suis plus méchante, je veux que vous me deviez votre bonheur.

Le visage de Renée et celui de Boisdéant exprimèrent une double surprise. Mais Mlle de Thal de répliquer aussitôt:

—Moi je suis pour les énigmes et les surprises.... mais, impossible de les résoudre ce soir.... Mon pauvre père m'attend et je n'ai déjà que trop abusé de sa patience.... A demain.... ma nouvelle amie, et vous verrez comme je sais être bonne!

—Mon père,—dit Catherine en rejoignant celui-ci à sa voiture stationnant toujours devant le péristyle du théâtre,—j'ai donné rendez-vous demain à la comtesse Paloutine, car, avec son assentiment, je lui dirai bien des choses.

—Vous aussi,Boisdéant, vous viendrez me voir à la fin du jour, quand vous aurez fini avec votre pont, car j'ai à vous parler.

—Bien, mon général.

Et Catherine, toujours plaisantant, en tendant sa main au jeune homme:

—Mon père,—elle désignait Raoul,—monsieur va souper. .. souper avec la plus charmante créature qui soit au monde.... Et c'est moi qui le lui ai permis.... Avouez, n'est-ce pas, qu'il faut que je sois de bonne composition!

—Folle créature!—répondit en riant le général.

Et il ajouta, tandis que le cocher touchait:

—Donc, à demain, Boisdéant.

Raoul remontait aussitôt à la loge de Renée; celle-ci était toute prête et ne le fit point attendre, et le jeune homme offrit son bras à son amie pour regagner sa voiture,—un simple coupé sombre,—lequel stationnait, lui aussi, devant le perron du Nouvel Opéra.

Au moment où le coupé se mit en mouvement, Renée se pencha violemment à la portière.

Dans l'ombre de la nuit, se perdant dans la lueur affaiblie des clignotants becs de gaz, une femme suivait le large trottoir du boulevard.

Elle était accompagnée de deux hommes.

—Mais c'est Victorienne,—fit Renée,—et Onésime Lampin....Mais l'autre.... l'autre, avec cette pelisse de fourrures...... Ne trouvez-vous pas?......

—Calmez-vous! calmez-vous!......

Raoul faisait d'impuissants efforts pour sonder l'obscurité dans la direction que lui indiquait Renée......

—Ah!—reprit celle-ci,—le cœur me bat tellement que je puis parler à peine......Ne trouvez vous pas...... Raoul!.........que cet homme ressemble à cet infâme Cazérès?.....

—Vous voyez partout vos persécuteurs....ma pauvre enfant....Comment voulez-vous que Cazérès soit à Vienne?

—Oh! j'ai tellement peur.... Je vis si douloureusement dans une perpétuelle crainte!.... Non! vous avez raison, ce ne peut être lui, je suis folle.... Mais, surtout, pas un mot à ma mère.... Plus que moi encore, elle tremble......

—Mais enfin.... vous ne pouvez toujours vivre ainsi...... Quelle décision allez-vous prendre? ... Il faut vous séparer.... Il faut divorcer!.... être libre.. Vous êtes tombée dans un piège, vous êtes unie à un monstre.... Il vous faut votre liberté......

—Eh! mon ami!.... ma mère et moi, nous sommes deux femmes seules.... et vous savez combien celles là sont désarmées.... Il faut un procès.... Nous n'étions pas assez riches, ni ma mère ni moi, pour pouvoir supporter les frais.

—C'est mal ce que vous dites là. Je suis tout à vos ordres.... et un ami a bien le droit.... Alexis de son côté....

—Dans cet ordre d'idées, je ne veux rien lui devoir.

—Parlez à M. Thurner.... Du moment qu'il saura que l'on veut toucher à son étoile, il deviendra comme un tigre.

—Oui! oui! mon ami! Je ferai tout pour être libre.... pour devenir la femme de celui que j'aime plus que tout au monde.... car ce n'est pas vivre que de toujours se trouver sous l'empire de la plus violente des terreurs.... Tenez!.... Rien qu'à l'idée de pouvoir me trouver face à face avec l'un de ces monstres, je suis toute tremblante et je ne puis reprendre mon sang-froid.... Il le faut pourtant, car ma pauvre mère s'apercevrait bien vite qu'en moi il se passe quelque chose d'extraordinaire; elle me connaît si bien!

La grande loi qui règle la fatalité des petites choses et leur néfaste ou heureuse influence sur les grandes lignes de la vie sera-t-elle jamais connue?.... C'est peu probable.

La journée du lendemain, qui devait être celle des rendez-vous,—comme l'avait dit le comte de Thal,—causa une déception à Catherine.

Renée, en un affectueux billet, s'excusait. Un empêchement imprévu.... une subite indisposition d'un comparse, alors qu'il fallait répéter toute l'après-midi avec son remplaçant lui enlevait la liberté. Renée demandait à remettre l'entrevue à trois jours de là. Le troisième jour elle se sentit souffrante elle-même et dut garder la chambre.

Ce léger malaise dura deux jours.

Pour Raoul de Boisdéant, à la sortie du chantier, il se rendit aux ordres du comte de Thal, le cœur battant plus précipitamment que de coutume, car là il se doutait que de l'entretien qu'il allait avoir avec le général dépendrait tout le reste de sa vie.

Lorsqu'il pénétra dans le cabinet de M. de Thal, celui-ci l'attendait.

Il serra la main au jeune homme, qui se sentit tout impressionné de la sévérité, de la gravité de son hôte.

Le général avait l'air à la fois triste et soucieux.

D'un geste de la main, il désigna un siège à Raoul, et le laissant là, se mit à arpenter à grands pas la vaste pièce, fumant fébrilement une grosse cigarette russe.

Longtemps le silence se prolongea.

Puis le général s'arrêta net, et semblant tout à coup prendre un parti.

—Je sais ce que vous allez me dire. Vous aimez ma fille; Catherine, de son côté, vous aime.... Vous portez un très honorable nom, je vous tiens pour un très galant homme; de plus, vous gagnez de l'argent et vous possédez de la fortune.... Oui, je sais tout cela!....

—Eh bien, alors, général?

—De plus, je ressens pour vous une sympathie sincère... Je suis certain qu'avec vous ma fille sera heureuse... Et cependant j'hésite!...... Oui! j'hésite fortement avant de vous accorder mon consentement...... Et de vous dire en vous tendant les deux mains: "Prenez-la! Elle est à vous!"

Très ému, Raoul de Boisdéant:

—Mais, général......

—Oui! oui! toutes les objections que vous pouvez me faire...... je me les suis adressées...... j'y ai répondu.... J'ai laissé aller les choses parce que.... je me fais vieux.... Il peut à tout instant m'arriver un malheur....

D'un geste le jeune ingénieur contestait toute cette éventualité malheureuse.

—Evidemment vous ne désirez pas ma mort.... mais la mort,—bien que j'aie encore une solide vigueur,—à tout instant me menace. Et il faut que j'arrive,—avant de vous accorder la main de Catherine,—à vous faire certaines confidences, vous rendre maître de terribles secrets professionnels qui ne sont pas les miens....

—Mais, général, ces secrets, vous pouvez me les confier.... Je m'en crois digne......

—Oui, d'autant, mon cher Boisdéant, que vous en avez deviné une partie....

—Du moins suis-je en droit de croire certaines choses?....

—Oui, certes. Lorsque l'autre soir vous avez empêché Yvan d'être étranglé, vous avez bien pensé que votre contremaître et cette femme qui l'assaillaient n'en voulaient pas à sa montre!

—Oh! bien certainement, général.

—Vous n'avez pas songé un seul instant, n'est-ce pas, que si Yvan,—avec mon complet assentiment d'ailleurs, s'était déguisé pour se faufiler depuis plusieurs jours dans les rangs de vos ouvriers, il ne le faisait que poussé par les plus sérieux des motifs.

—C'était bien simple.

—Oui, parfaitement. Vous avez compris.... Vous êtes rentré à l'hôtel avec Yvan.. Vous m'avez rendu compte de ce qui venait de se passer....Mais comme vous êtes un garçon discret, bien élevé et correct, vous ne m'avez adressé aucune question.

—Je ne m'en suis pas reconnu le droit, général.

—Nous sommes complètement d'accord, Boisdéant!.... Et c'est pour cela que vous me voyez agité et nerveux; parce qu'il me faut alors venir au devant de vous, et vous conter de terribles choses qui, très lourdement, me pèsent sur le cœur.

—Je vous jure, général, que tout ce que vous direz sera à jamais mort pour moi.... Vous pouvez même ne rien me confier du tout, si cette confidence vous est tout simplement pénible.

—Mais non! Il le faut!....

Et le général prit place sur un tabouret de bois sculpté.

—Sachez donc, mon cher Boisdéant, que ce contremaître qui s'est fait embaucher par vous sous le nom de Carl, et avec d'excellentes références, bien entendu, se nomme en réalité Jean Steinberg. C'est l'un des plus dangereux hommes d'action de ce parti de destruction, de sang et de mort que je suis appelé à combattre.

—Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait arrêter, général?

—Eh! ni Yvan, ni moi, nous n'en étions sûrs. Il s'était fait teindre les cheveux, avait laissé pousser sa barbe.... Yvan ne l'a reconnu qu'à une femme qui se trouvait au chantier... une femme qui est liée aveuglément à cet homme... Yvan l'a reconnue dans la foule des curieux, au chantier, au moment où Jean Steinberg lui glissait un paquet de cartouches de dynamite qu'il venait de dérober.

—J'ai eu un soupçon....

—Eh bien! ces cartouches devaient faire sauter ma maison.... et avec elle, ma fille et moi....

Et alors, en quelques mots, le comte de Thal expliqua à Boisdéant les constants périls auxquels sa fille et lui étaient exposés depuis des années.

Le cœur de Raoul s'était violemment contracté à cette révélation.

Quoi! Catherine qu'il adorait, cette jeune fille à l'humeur fantasque, il est vrai, mais joyeuse, pleine d'existence, de charme, de libre et charmant esprit, vivait sur un volcan, en face d'un perpétuel danger de mort!

Ah! il ne songeait pas à lui, non certes; mais il était atrocement ému en songeant à la continuité de l'imminence d'une catastrophe à laquelle était certainement soumise celle qu'il aimait.

Le comte avait fini de parler et le regardait à présent, droit dans les yeux.

Après une légère pause il reprit:

—Voilà ce que je voulais vous dire, Boisdéant, et vous pensez bien, mon cher enfant, que cette confidence que l'honneur me commandait, me pesait rudement sur le cœur.

—Je le comprends, général, et....

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Catherine venait d'ouvrir lentement le double tambour, et elle apparut, regardant alternativement son père et Raoul de Boisdéant.

—C'est très mal d'écouter aux portes,—dit-elle, accompagnant ses paroles d'un charmant sourire,—et c'est cependant ce que je viens de faire...... Mon père, j'ai tout entendu.... Lorsque vous avez donné,—devant moi, du reste,—rendez-vous hier à M. de Boisdéant, il ne fallait pas une grande perspicacité pour être certaine que j'allais faire tous les frais de l'entretien.... Bien m'en a pris.... Car,—c'est très hautement que je le déclare,—je suis,—comment dirai-je bien en français?—très satisfaite de la tenue de M. de Boisdéant en cette circonstance.... Il a été très bien.... Il n'a songé.... qu'à moi, et à vous aussi, mon père, aux dangers que, tous deux, nous pouvons courir.....

—Folle! folle!—interrompit le général,—traiterez-vous donc de la façon la moins sérieuse les sujets les plus graves?

—Eh! mon cher père, Beaumarchais l'a bien justement dit, allez!.... "Il faut s'empresser de rire des choses pour ne pas être obligé d'en pleurer."

Sur un signe du comte, elle reprit:

—Mon père, je rentre, d'après vos ordres, dans la note grave, et vais parler très sérieusement:

S'adressant alors directement à M. de Boisdéant:

—Vous désirez m'épouser, Raoul,—jamais jusqu'alors elle ne l'avait appelé ainsi.—Oui! oui! pas de mimique passionnée.... Oui, vous m'adorez!.... C'est entendu!.... Je vous avoue de mon côté, et sans la moindre feintise, que vous êtes parvenu,—je ne sais au moyen de quel envoûtement, de quel maléfice,—vous êtes parvenu à m'inspirer un sentiment dont la violence me surprend moi-même.... Là, êtes-vous content?.... Mais c'est là tout votre bonheur.... Par cette raison,—écoutez bien mon ultimatum,—il est entendu que si je vous épouse, vous vous engagez à demeurer à côté de moi, malgré le constant danger qui continue à planer sur notre tête.

Raoul avait fait un mouvement:

—Ne m'interrompez pas.... Je n'ai pas fini; par cette simple raison que jamais je ne consentirez à quitter mon père, tant qu'il se verra, de par la toute-puissante volonté de notre bien-aimé maître, dans l'obligation de conserver les redoutables fonctions qu'il occupe encore aujourd'hui.... J'ai dit.

Un sourire de radieux bonheur illuminait le visage de Raoul de Boisdéant.

Pour les amoureux, le danger saurait-il jamais exister!.... Admettent-ils seulement le danger de la mort!....

M. de Boisdéant, avec une impétuosité passionnée, reprit donc:

—Oh! Catherine!.... Catherine!.... Avez-vous donc un seul instant pu croire que toute ma vie, tous mes jours ne seraient pas consacrés à votre père et à vous?

Elle alla à lui et lui tendant les deux mains:

—Je n'espérais pas moins de vous, Raoul; je dois même vous dire que je ne vous ai pas fait l'injure de douter de vous un seul instant. Néanmoins, mon père a agi comme il devait le faire en vous faisant connaître les dangers auxquels vous ne cessez d'être un seul instant exposé en entrant dans notre famille.

—Mais c'est avec joie....Du reste, mon intention n'était-elle pas de vous demander à continuer la vie de famille avec votre père?.... N'est-il pas seul? Ne suis-je pas trop heureux de devenir son fils!

Les yeux du général devenaient humides.

Ce que voyant, Mlle de Thal:

—Pas d'émotion inutile, ne nous attendrissons pas....

Et reprenant cette féroce gaieté qui faisait le fond de sa fantasque nature.

—Alors, c'est bien entendu.... et elle laissa de nouveau tomber sa main dans celles de M. de Boisdéant,—si nous devons sauter, nous sauterons ensemble, tous les trois.

A cet instant, on frappa très doucement à l'une des portes du cabinet du général où se passait, on s'en souvient, cette scène.

Et la tête intelligente d'Yvan se montra.

Et le fidèle cosaque, sur un signe de son maître, vint murmurer d'imperceptibles mots à l'oreille de celui-ci.

—Cherméniéf!....Le général Cherméniéf!.... Eh! qu'il entre! Quel bon vent l'amène?....

Et le général Chermeniéf entra.

Large d'épaules, de la même taille élevé que le comte de Thal, le nouveau venu présentait la physionomie sympathique et énergique d'un homme dans la force de l'âge.

Souverainement distingué,les cheveux grisonnant aux tempes, il semblait sensiblement plus jeune que son collègue, dont il avait été le cadet aux gardes.

—Eh! que viens-tu faire ici,—mon vieux camarade?—fit M. Thal après lui avoir présenté Boisdéant.

—Mais, te voir d'abord,—fit le général Cherméniéf après avoir salué galamment Catherine.

—En mission? En congé?

—En mission......

—Un furtif regard du général Cherméniéf accompagna ces paroles.

Boisdéant se levait discrètement.

—Emmenez Catherine,—lui dit M. de Thal,—vous devez en avoir très long à vous raconter.

—Ces deux jeunes gens sont fiancés,—ajouta le comte s'adressant directement à son collègue.

Celui-ci eut un fin sourire et répliqua:

—Tu ne m'as pas laissé le temps de te faire mon compliment.

M. de Thal eut un geste de violente surprise:

—Tu le savais!... Qui te l'a appris?....

—Le tsar lui-même......

—Le tsar lui-même......

Il y eut un long silence durant lequel Catherine et Boisdéant s'éclipsèrent.

Lorsque les deux tambours furent retombés sur les amoureux, le comte de Thal répéta en long et sourd écho:

—Le tsar!....

—Oui, l'empereur....

—Et.... pourquoi?

—Oh! mon cher et vieux camarade, l'empereur est souverainement bon. Dis-toi cela avant tout.

—Je le sais....

—Il m'a mandé il y a trois jours.... Et il m'a appris que tu venais d'être l'objet sinon d'un nouvel attentat, tout au moins d'une tentative nouvelle.

—Oui. J'ai télégraphié par chiffres, la nuit même, prévenant que je venais perdre la trace de Jean Steinberg.

—Elle a été retrouvée bien vite. Il semble vouloir se diriger vers la Russie. S'il a l'imprudence de passer la frontière.... il se fera forcément arrêter.... Et une fois pris, nous n'avons plus à nous occuper de lui.

M. de Thal hésita un instant.

Le général Cherméniéf alla au devant de la question.

—Tu te demandes pourquoi notre cher et aimé souverain m'a pris pour objet de ses confidences?.... Tu vas le savoir.... D'abord, si le télégraphe ne t'a rien envoyé aujourd'hui, je ne comprends rien à ce retard, car tu devrais être informé. Mais comme une nouvelle exquise ne peut être trop tôt connue, je suis charmé de pouvoir t'apprendre que l'empereur te nomme grand cordon de Sainte-Anne....

Dans les yeux du comte de Thal brilla une joie intense.

Sainte-Anne est, en effet, de tous les ordres russes, celui qui est le plus convoité, en même temps qu'il est le plus difficile à conquérir; puisque le tsar, lui-même, ne peut en obtenir et en porter les livrées grades et insignes qu'à la suite d'un acte de valeur.

—Là! tu es content!.... je le vois!.... mon vieux camarade!.... Tu as la grande plaque, et c'est toute justice, car tu l'as noblement gagnée.

—Ah!—fit le comte de Thal se parlant à lui même,—comment remercier l'empereur!

—Tu l'as remercié en faisant ton devoir.... plus que ton devoir, en risquant chaque jour, durant des années, ta vie, plus que ta vie, la vie de ta fille.... Tu faisais cela.... pour le tsar!.... Et pour la patrie!.... Notre souverain le sait et il t'en tient compte.... Je te le répète, c'est justice!....

—Enfin! je suis très heureux!....

—Ce n'est pas tout!....

—Quoi encore?....

—Attends-toi à la meilleure des surprises, mon cher de Thal....

—Parle vite.

—Eh bien!....Je t'ai dit tout à l'heure que je venais ici en mission....Et cette mission consiste à prendre ta place....soit ici....soit en France!.... La voi'à, la vraie!......la grande nouvelle!......

—Tu es sûr de ce que tu dis?......

—Parfaitement sûr; comme la précédente, je la tiens de l'empereur lui-même. Voici les termes exacts dont s'est servie Sa Majesté:

"Le comte de Thal m'a servi avec une abnégation, un héroïsme désintéressé, dont jamais je ne lui saurai assez de gré.... Il va sans doute marier sa fille.... Je n'ai pas le droit de risquer la vie de deux êtres qui s'aiment, qui vont s'unir, qui auront sans doute des enfants.... Vous, Cherméniéf, vous remplacerez de Thal... Préparez vous et partez sur l'heure De Thal est en ce moment à Vienne, vous lui communiquerez ma décision qui sera régularisée promptement."

Et le général Cherméniéf ajouta, après avoir reprit haleine:

—Et sais-tu pourquoi l'empereur a pensé à moi en cette circonstance?

—Mais parce que tu es un vaillant, parce que Sa Majesté sait qu'elle peut compter sur toi jusqu'au-delà de la mort.

—Oui, sans doute, l'empereur a bien voulu m'adresser les paroles les plus flatteuses.

"Cherméniéf,—m'a-t-il dit,—je sais que je puis en toute circonstance compter sur toi.... Mais outre cela.... je te choisis.... parce que tu n'as pas d'enfants!...."

—L'empereur est le meilleur des hommes et des princes!—répétèrent à l'unisson les deux généraux, avec une expression d'admiration passionnée.

Après une pause, le comte de Thal reprit la parole:

—Tu me permets, mon ami, je préviens ma fille.

—Certainement, elle ne saura jamais trop tôt la bonne nouvelle.

Le comte traversa un grand salon et trouva les amoureux en tête à tête dans le boudoir de Catherine.

Ils étaient naturellement occupés à échanger ce mot divin

......qui depuis trois mille ans
Se suspend chaque soir aux lèvres des amants.

—Aimez-vous! mes enfants!—fit la voix radieuse du comte.—Aimez-vous.... Le danger n'existe plus pour vous......

Et avec un spirituel sourire:

—Je suis trop vieux, mes enfants, on me met à la retraite.

Catherine eut un malicieux hochement de tête:

—Pas le plus petit danger désormais! Oh! mon père! Comme la vie va être fade!......

—Catherine!—protesta M. de Boisdéant.

—Ah! mon cher enfant,—répliqua à son tour le comte,—vous aurez fort à faire, mais quant à la changer, vous ne saurez point y parvenir......

—Mais j'espère bien que M. de Boisdéant me trouve fort bien telle que je suis et ne désire nullement me voir changer en quoi que ce soit!.... Il ferait beau voir!

—Je rejoins Cherméniéf,—reprit M. de Thal.

—Ah! mon père!.... n'oubliez pas l'affaire de ma nouvelle amie...... et du prince Alexis Livachoff.... Il y a là un acte de justice que vous devez accomplir avant votre départ.... Vous me le jurez!....

—J'y songeais, Catherine, je vous le jure. J'y songeais, Boisdéant....

Et le comte rejoignit le général Cherniéf.

Alors commença à voix basse entre les deux hommes une conversation mystérieuse et terrible.

Le comte de Thal livrait à son successeur toute une série de secrets effroyables.

Et celui-ci les classait dans sa mémoire et dans sa tête.... car chez les *Officiers Bleus*, on le conçoit, on ne peut trouver nulle trace de pièces révélatrices, non plus que de comptabilité.

Et quand tout fut dit entre ces deux hommes, le comte de Thal qui n'oubliait rien, se souvint de l'affaire d'Alexis Livachoff.

—Il y a là un acte de justice.... Nous avons la preuve,—morale il est vrai,—mais néanmoins la preuve la plus éclatante, que le prince Alexis, le fils de Démétrius....

—J'ai connu le prince Livachoff, et la trahison de son fils m'a toujours paru extraordinaire.

—Il n'a jamais trahi.... Il a été la victime d'un complot infâme, le complot de l'un de ses cousins,—un drôle que j'ai peut-être eu le tort d'employer,—pour lui ravir ses titres et sa fortune.... Dans tous les cas, je te conseille d'avoir l'œil sur lui.... et sur son beau-père.... Celui-là, une canaille pure....

Le nouvel *Officier Bleu* répliqua tout en creusant ses souvenirs:

—Cette histoire du prince Livachoff m'a toujours paru très sombre.... Sa culpabilité m'a toujours semblé.... inadmissible.

—Enfin le jeune homme qui va épouser ma fille est incapable de me tromper.... Ou alors, c'est à douter de Dieu lui-même.... Eh bien! Il est l'intime ami du prince Livachoff.... Et il me garantit non seulement sa haute honorabilité, mais encore son innocence absolue.

—Oh! du moment que nous nous trouvons en doute.... il est bien simple de s'assurer de la vérité.... Il se peut parfaitement que l'on se soit laissé tromper et qu'ensuite.... comment dirai je? on ait été trop vite. Du moment que l'on arrive à s'apercevoir qu'il y a là non seulement erreur, mais encore grossier déni de justice, l'empereur tout le premier ne demandera qu'à rendre pleinement justice à l'innocent.

—J'ai quelque chose à ajouter encore,—reprit le comte de Thal,—c'est que, lors de l'explosion de la rue de Grenelle Saint-Germain, où moi et ma fille surtout nous devions cent fois trouver la mort, le prince Alexis Lavachoff a héroïquement risqué sa vie pour sauver Catherine....

Et le père, palpitant d'émotion à ce souvenir, ajouta:

—C'est à lui que je la dois!.... Depuis l'instant où j'ai appris que c'était l'homme que je pourchassais, que je harcelais nuit et jour comme étant un ennemi de mon pays et de mon souverain, ma vie est troublée plus que je ne saurais le dire.... Je suis poursuivi par un constant remords.... Vous accomplirez cette tâche de réhabilitation, n'est-ce pas, Cherméniéf? Toi et tes auxiliaires, vous ferez tout ce qui doit être fait.

—Je te le jure, ami!.... sur l'honneur!.... Ah! du moment que le prince Alexis Livachoff n'est pas coupable, il peut compter sur moi...... Je m'y engage!......

—Tu dois avoir des photographies de lui, Cherméniéf, si tu ne le connais pas personnellement?

—Je dois en posséder, et j'en recevrai de Pétersbourg......

—De plus, il a été marqué dans l'incendie du milieu duquel il a arraché mon enfant...... Au dessus du poignet droit, il porte une longue cicatrice encore rouge...... Et cela.... je ne l'aurais jamais su, si Boisdéant, le fiancé de ma fille, n'avait révélé à celle ci la vérité.

—Oh! je ferai tout ce qu'il sera humainement possible pour la poursuivre.... Tu peux le croire......

Entre les deux Officiers Bleus, le nouveau et l'ancien, il y eut un lourd silence.

Chacun se demandait s'il ne restait pas une communication à s'adresser....

A la fin Cherméniéf demanda au comte de Thal,—revenant à un ordre d'idées plus terre à terre:

—Et maintenant, que vas-tu faire?

—Retourner à Paris dès que le souverain maître m'aura certifié réglementairement la bonne nouvelle que tu m'apportes.

—Alors, je t'y verrai souvent, car je sais que je dois constamment courir entre Vienne, Paris et Saint Pétersbourg.

Le nouvel Officier Bleu eut soin aussitôt d'ajouter:

—Oh! pas souvent.... Puisque,—tu le sais mieux que moi,—nos visites, à nous autres, peuvent être dangereuses.

—Oui!—et le comte de Thal eut un sourire empreint d'une philosophie profonde,—nous devons avoir le courage de soustraire ceux que nous aimons à nos intimités.

Aussitôt, il ajouta cependant:

—Nous nous verrons, malgré tout, mon cher camarade.

—Oh! certainement,—s'empressa de répliquer Cherméniéf,—puisque, je te le répète, d'après les intentions du grand maître, je vais faire pendant un certain temps la navette entre Vienne, Paris et Saint-Pétersbourg.

Tandis que se détaillaient ces grosses nouvelles qui bouleversaient de fond en comble l'existence du comte de Thal et de sa fille, les deux amoureux continuaient leur marivaudage.

Et Catherine imposait promptement son ultimatum à son fiancé en lui disant:

—J'aime à croire que vous allez très promptement en avoir fini avec votre affreux pont, par cette simple raison que j'ai la plus grande hâte de retourner à Paris.

Et Raoul de Boisdéant, déjà complètement asservi, de s'empresser d'ajouter:

—Mais ce n'est qu'une perte d'argent...... Les plans et les devis sont exécutés. Aisément je trouverai dix camarades bien trop heureux de prendre à faire et de terminer cette œuvre importante.

Devant cette preuve d'abnégation et d'amour, Mlle de Thal ne songea nullement à protester; elle l'accepta comme la chose du monde la plus naturelle.

Certaines femmes souverainement aimées se laissent volontiers adorer et accueillent, comme leur étant dus, les plus coûteux, les plus héroïques des sacrifices.

Mlle de Thal, généreuse et vaillante nature,—elle nous en a donné de nombreuses preuves,—devait appartenir à ces dernières.

—Donc!—conclut elle, en véritable enfant gâtée qu'elle était,—nous retournerons bientôt à Paris.

Le temps de régler mes affaires avec mon conseil d'administration et de me trouver un successeur...... ce qui ne demandera pas longtemps.

—Et nous ne quitterons plus Paris.... Nous irons dans le monde, au théâtre.... Ah! si vous saviez, mon ami, comme j'ai soif de plaisir!......

Boisdéant, qui rêvait le bonheur à deux, ne manifestait qu'un enthousiasme médiocre pour ce genre d'existence.

Mais bien vite il fut obligé de capituler quand Catherine eut ajouté:

—Oui! Oui! J'ai soif de plaisirs et de fêtes...... Je suis si peu sortie...... si vous saviez.... Je sentais tellement mon père trembler pour moi, alors que nous mettions le pied hors de chez nous, que moi je passais ma vie à frémir en songeant à lui.

Boisdéant protesta à nouveau de toute sa future obéissance passive, il allait continuer lorsque Marie, la femme de chambre française, apporta une carte minuscule sur un plateau d'argent aux armes du comte de Thal.

—Excellence, la personne qui m'a remis cette carte insiste pour être reçue; elle affirme que vous attendez sa visite depuis plusieurs jours.

La carte portait le nom de la grande cantatrice qui venait de mettre en émoi durant plusieurs semaines tout le public de Vienne artistique et mondain.

—Certes!.. certes!.. je l'attends!.... sans retard, faites entrer......

Et se tournant vers Raoul, lui remettant la carte:

—C'est notre amie.

Renée apparaissait.

Charmante et simple, comme toujours. Raoul allait au-devant d'elle. Pour Catherine, elle se jetait à son cou. Ces deux créatures si jolies, si parfaites, formaient un adorable groupe.

Après de longs et affectueux compliments, Renée s'assit à côté de Mlle de Thal.

—J'ai reçu un dernier télégramme de M. Montheray,—dit-elle à Boisdéant, en donnant à Alexis le pseudonyme français qu'elle lui conservait toujours.

Et aussitôt, elle ajouta:

—Vous trouverez certainement un télégramme chez vous en rentrant. Il doit vous avoir également prévenu.

Alors Catherine lui prit la main, la serra doucement, et toute rougissante de l'aveu que renfermaient ses paroles:

—Alors, vous êtes heureuse!.... bien heureuse!.... *vous aussi*......

Ce "vous aussi" alla droit au cœur de Raoul qui remercia sa fiancée d'un radieux regard.

Mais comme la chère créature, pareille à une jolie chatte, ne pouvait consentir à caresser sans faire aussitôt sentir le bout de ses griffes, elle ajouta:

—Oui! je vous fais part d'une grande nouvelle, moi aussi!.... C'est la journée aux nouvelles.... aujourd'hui....—Elle désignait M. de Boisdéant qui nageait en plein azur.

"Je suis engagée avec monsieur.... votre compatriote... L'alliance russe!... nous sommes fiancés!" J'accepte un seigneur et maître.... De ces mains-là,—elle tendait ses doigts fuselés,—je me forge à moi-même des chaînes.... Dieu veille.... cependant, qu'elles ne soient jamais trop lourdes, autrement.... gare à lui.... Comme dit un proverbe de votre pays: il est toujours temps pour mal faire.

Cette boutade que le jeune ingénieur accepta avec le stoïcisme d'un être sûr de lui, n'arracha qu'un faible sourire à Renée.

Catherine ne fut pas sans remarquer aussitôt la mélancolie empreinte sur les traits charmants de sa nouvelle amie.

D'un imperceptible geste elle indiqua à M de Boisdéant la tristesse de Renée, comme pour lui demander:

—Que peut elle avoir?......

Raoul, avec un accent de sympathie profonde, adressa aussitôt une question à la jeune femme:

—Voyons! vous avez l'air chagrin.... Et Alexis arrive demain soir.... Il sera là, près de vous.... Désormais, vous ne vous quitterez plus.... ou tout au moins vous le verrez chaque jour.

—Et si vous saviez!—ajouta aussitôt Mlle de Thal, ne pouvant s'empêcher de couper la parole à son fiancé,—mon père nous a promis, à M. de Boisdéant et à moi, de faire rendre justice au prince Livachoff.... M. de Boisdéant a donné à mon père sur toute cette affaire les plus minutieux détails.... Vous avez éprouvé tant de malheurs.... que maintenant vous avez bien droit au bonheur et au calme.

Renée ferma les yeux, tout son être frissonna, et d'une voix sourde elle murmura:

—C'est vrai!.... Ce que vous me dites là, à tout instant je me le répète, et malgré moi un affreux pressentiment m'assiège!.... J'ai peur!......

Vivement Mlle de Thal protesta:

—Peur de quoi?...... Vous n'avez point des terreurs enfantines!.... Ni vous ni moi nous ne sommes des femmelettes!.... Ce n'est pas raisonnable, cela!...... c'est nerveux!......

—Oui! oui!....—répliqua encore Renée, vous avez raison.... Mais si vous saviez......

—Dites-nous tout,—firent ensemble Catherine et Raoul avec la même vivacité.

—Eh bien! l'autre soir, lorsque vous êtes venue de si gracieuse façon me faire une visite dans ma loge, arrivant au devant de moi, m'apportant votre sympathie......

—Mon amitié.

—Votre amitié!.... Et j'y crois.... Et je compte sur elle, vous pouvez en être sûre...... Donc, après votre visite, je suis sortie du théâtre, ma voiture m'attendait. Or, du Nouveau-Théâtre, derrière moi, sortait ma camarade Victorienne......

—Celle qui a valu à M de Boisdéant une très jolie scène,—fit en aparté Catherine.

—Victorienne me priait de l'emmener.... Et comme elle m'a vue occupée, elle est aussitôt repartie.

—Je ne vois là......—dit M de Boisdéant,—rien qui soit de nature....

—Attendez.... Victorienne était accompagnée par deux hommes... L'un deux n'était autre qu'Onésime, le comique du Colosseum, dont les assiduités la fatiguent.

—Je le connais aussi,—interrompit Mlle de Thal!.... —un joli monsieur.... à carreaux.... Laid comme un gorille... Il s'occupe beaucoup de vous, monsieur de Boisdéant.

Raoul allait se récrier, mais de sa jolie main Catherine lui ferma la bouche en lui disant:

—Ceci n'est point votre affaire, cela me regarde.... Oh! brisons là.... Je vous en prie, autrement vous me donneriez la plus déplorable idée de vous-même. Si vous vous mettez à insister comme futur, vous serez donc capable d'ordonner comme mari!.... Ce serait odieux!......

Et s'adressant à Renée.

—Continuez! je vous en prie.... J'ai eu grand tort de vous interrompre.

Renée reprit:

—Victorienne et les deux hommes se perdaient dans l'ombre, et disparaissaient au tournant d'une rue.... Et, dans l'autre homme qui l'accompagnait, il m'a semblé reconnaître.... mon beau-père.... le baron Cazérès.

Raoul et Mlle de Thal se regardèrent.

—D'autant que, très charitablement, Mlle Montville m'a, dès le lendemain, prévenue.

—Ah!....

—Oui.... elle a eu la faiblesse d'aller souper avec Onésime dont elle ne pouvait se dépêtrer.... Et elle m'a prévenue que le troisième convive, celui qui ressemble au baron,—le signalement qu'elle m'a donné est absolument conforme à celui de ce misérable,—elle m'a prévenue que ce troisième convive s'est continuellement occupé de moi durant le cours du souper.

Mlle de Thal leva nerveusement les épaules;

—Et c'est cela qui vous préoccupe....

—Si le baron Cazérès est ici,—fit Renée,—le comte Wladimir n'est pas loin.

—Eh bien!...... il ne nous dévorera pas tous.... le comte Wladimir.

Et Catherine enfla comiquement ses joues.

—Il ne nous mangera pas tous, je le suppose!.. Quant à moi!.. Je m'y oppose de toutes mes forces!......

—Non! répliqua Renée, baissant la tête, il ne vous dévorera pas.... vous.. Mais il me sera!.... moi!... Car je me demande, à l'heure qu'il est, comment je ne suis pas encore morte!......

—Oh! je vous en prie,—s'écria Catherine frappée elle-même au cœur par cette affreuse angoisse,—je vous en prie, ne vous laissez pas abattre!.... En nous vous avez des amis!.... Nous ne vous abandonnerons pas, monsieur et moi!.... Je vous le jure!.... Mon père....—elle hésitait,—a de grandes relations... Il pourra beaucoup, j'en suis sûre......

Renée secouait la tête:

—Mais ne comprenez-vous pas que je suis sa femme! Qu'il peut mettre la main sur moi!.... Qu'il est le maître de ma personne, de ma vie!....

Et, levant les yeux au ciel, en proie à une excitation nerveuse:

—Ne suis-je donc pas coupable, aux yeux de tous, aux yeux de la loi, à ses yeux!.... Lui qui ne m'a jamais aimée!.... Ne suis-je donc pas criminelle...., puisque j'en aime un autre!....

Ce fut au tour de Raoul de Boisdéant d'intervenir.

—Eh bien! vous divorcerez! La loi est là.... Il y aura procès, il y aura scandale.... soit.... Mais vous prouverez que vous avez été mariée.... comment dirai-je?.... par tromperie, par fraude.... à un gredin, à un monstre.... Et vous redeviendrez libre, maîtresse de vous-même, et vous pourrez épouser Alexis!....

—Le rêve!—murmura Renée.—Mais.. je vous le répète encore, à vous qui êtes si bon pour moi, et qui voulez bien me témoigner une affection fraternelle.... je vis maintenant dans la crainte d'un épouvantable réveil.

Raoul et Catherine unirent alors tous leurs efforts pour venir à bout de ce douloureux état d'âme.

Le comte de Thal possédait,—répétait sa fille,—de grandes relations à Vienne, et Renée les quittait bientôt, toute réconfortée.

Il était entendu que le général de Thal allait prévenir la police viennoise pour protéger Elia Balbi, la grande cantatrice, et sa mère, la baronne Cazérès.

—Après tout,—fit Renée en prenant congé,—c'est peut-être l'orage.... J'ai les nerfs tiraillés en tous sens par le désarroi atmosphérique.

—A cette période de l'année,—reconnut Raoul,—il y a à tout instant dans les environs de Vienne d'épouvantables orages.... Ce sont de véritables trombes, de réelles catastrophes....

—En Russie, il y a de la neige,—fit l'impitoyable Catherine,—ici il y a l'eau et les orages.... Et en France....

Tendrement Raoul de Boisdéant la regarda en disant à demi-voix:

—En France,—j'en suis convaincu,—nous trouverons tous le bonheur.

Tout a une fin, même les choses les meilleures, les tendres conversations des amoureux les plus passionnés, tels que M. de Boisdéant et Mlle Catherine de Thal; aussi au nom des convenances le jeune ingénieur était-il obligé de quitter l'hôtel du général et de reprendre le chemin de chez lui.

Ainsi que Renée le lui avait annoncé, il trouva en rentrant un télégramme de son ami.

Alexis était en route, il télégraphiait d'une station.

Il serait là, le lendemain même, rétabli, heureux, satisfait, plein d'espérance dans l'avenir.

Et aussitôt M. de Boisdéant de bâtir des projets, des châteaux en Espagne.

M. de Boisdéant verrait constamment à Paris le prince Livachoff, Alexis vivrait en quelque sorte auprès de son ami Raoul!.... Dieu! la douce existence que cette vie capitonnée à la fois de tendresse, d'amitié et de confort.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'il se présenta le lendemain rue Schwartzemberg, chez la baronne Cazérès.

Renée se trouvait au théâtre.

La baronne était souffrante, les accumulations orageuses dont était surchargée l'atmosphère soumettaient sa sensitive nature à de pénibles secousses.

Les palpitations de son cœur si cruellement endolori la suffoquaient à tout instant.

Néanmoins, son visage toujours jeune, encore charmant, s'illumina à la vue de l'ami si cher, de celui-là qui avait donné tant de preuves d'un dévouement sans bornes.

Des inquiétudes lui restaient cependant dans l'esprit, et elle s'empressa de faire part à M. de Boisdéant.

—Renée a quelque chose! Elle est triste, préoccupée depuis plusieurs jours. Et c'est en vain qu'elle fait tous ses efforts pour me cacher ses secrets angoisses.

Boisdéant devait être l'avocat de Renée en cette circonstance.

Mme Cazérès n'ignorait rien du chaste amour qui unissait sa fille à Alexis Livachoff.

Raoul lui expliquait donc, avec force amplifications, que Renée se trouverait calmée et heureuse dès le retour d'Alexis auprès d'elle.

Quelques heures encore, et les douleurs de la séparation auraient cessé.

Et M. de Boisdéant conclut:

—Une fois mariée, ou si mieux vous aimez, une fois remariée, la princesse Livachoff chantera à Paris.....si son mari le lui permet.....où elle mènera la vie élégante et facile des grands artistes.

Et tremblante, en proie à une palpitante espérance, la baronne, tout comme sa fille Renée, prit les mains du jeune ingénieur en lui disant:

—Ah! vous devez me convaincre, je voudrais tant croire au bonheur!

Enfin, il fut entendu, pour la soirée de ce même jour, que sortant de l'hôtel de Thal, où Boisdéant devait dîner, il se rendrait directement au chemin de fer,—Renée était prise ce soir-là même pour son théâtre.

Sitôt le rideau baissé, Renée s'habillerait en hâte, et son coupé la conduirait rapidement à la gare.... car elle tenait à se trouver à l'arrivée du train pour être la première à embrasser l'aimé depuis si longtemps attendu.

Ceci bien arrêté, M. de Boisdéant s'en fut faire un tour à son chantier et constata avec bonheur que la construction de son pont avançait avec une rapidité vraiment féerique.

L'aspect du ciel l'inquiétait cependant.

Le gros nuages noirs, d'immenses nuées sombres, se bousculaient dans le fond de l'horizon. L'air était chargé d'une électricité crispante.

Les précédents orages avaient grossi le canal du Danube, qui débordait maintenant sur les chaussées.... De nouvelles inondations n'étaient elles pas imminentes,.... et les flots déchaînés du grand fleuve n'entraîneraient-ils pas les échafaudages et les pieds commencés?....

Il fit renforcer les brise-lames, doubler les madriers des batardeaux, prit toutes les précautions possibles, et cela fait s'en fut promptement s'habiller pour se rendre comme dit si vrai la vieille chanson: "Où si heureusement l'appelait tôt l'amour!"

La soirée ne fut pas aussi gaie qu'il l'espérait.

Le comte de Thal, tout préoccupé par le service qu'il était occupé à remettre au général Cherméniéf, demeurait taciturne et sombre.

Pour Catherine, elle était nerveuse; l'orage qui approchait avait certainement prise sur ses nerfs surexcités et tendus.

Et durant le repas, pendant la soirée qui suivit, elle se plut à taquiner son fiancé, prétendant que l'amitié l'emportait sur l'amour, et que dans le cœur de Raoul, encombré par la puissante sympathie qu'il ressentait pour Alexis et Renée, elle ne passait qu'en troisième ligne.

Ce sont là jeux de jeunes filles cherchant vaine querelle à leur amoureux. Le proverbe dit:—"Qui se dispute s'adore." A ce compte, Catherine de Thal adorait Raoul de Boisdéant.

A cette enfantine querelle la soirée se passait tant mal que bien. Minuit arrivait et Catherine rendait la liberté à son fiancé, lui disant en lui tendant une main portée à d'ardentes lèvres:

—Allons! partez! Allez retrouver votre Pylade, Castor, Damon....

—Mauvaise,—fit en riant Raoul.

Et, sur le trottoir de la place Sthéphane, il héla un confortable et lui donna le nom de la gare dans laquelle à minuit et demi le train express devait amener Alexis.

Au moment où il ouvrit la portière, brusquement il se retourna.

Il lui semblait qu'il était suivi....

Deux ombres ne le quittaient-elles pas au coin de la place?....

L'une d'elles n'était-elle pas une femme?.... celle-là même dont il avait délivré Yvan?....

Les deux ombres avaient disparu à son temps d'arrêt.

L'ombre était opaque, la lueur des réverbères ne parvenaient pas à la percer.

De larges gouttes d'eau, chassées par un vent chaud, cinglaient le visage des rares passants qui s'empressaient de regagner leur domicile. Et des éclairs, sabrant le ciel d'un bout de l'horizon à l'autre, illuminaient par instants la marche ascendante de la tempête.

Le cheval du confortable marchait très bien.

Rapidement, il franchit l'espace séparant la place Stéphane de la gare.

Bien avant l'heure réglementaire, Raoul mettait donc pied à terre devant la marquise de l'arrivée et, faisant attendre sa voiture, il pénétra dans la salle d'attente.

Il était temps, le ciel ouvrait ses cataractes par nappes d'eau, un déluge, et à l'esprit de l'ingénieur vint cette réflexion professionnelle:

—Mon pauvre pont pourra-t-il tenir?....

A sa demande à un employé, il fut répondu par une mauvaise nouvelle.

La voie, détériorée par les orages des derniers jours, était péniblement réparée de places en places. On accusait pour l'express une grande demi-heure de retard.

—Cette pauvre Renée va avoir un horrible temps pour sortir de son théâtre, mais bien certainement elle pourra se trouver ici avant l'arrivée d'Alexis....

Et il se mit à arpenter à grands pas les salles d'attente.

Cette promenade devant être de longue durée, il s'allongea bientôt dans un fauteuil et se laissa aller à un passager sommeil.

La fureur de l'orage se décuplait, le tonnerre ébranlait maintenant de ses fulgurants roulements les toitures vitrées de la gare.

En sursaut Raoul de Boisdéant se réveilla!....Les horloges marquaient une une heure et demie....Il avait dormi trois quarts d'heure....

Les sifflets se faisaient entendre, les employés couraient.

Sous une trombe d'eau déchaînée, l'express entrait en gare.

Une seconde encore et Alexis se trouvait dans les bras de son ami.

—Et Renée?......

Tel fut le premier cri qui s'échappa des lèvres d'Alexis.

Mais aussitôt il ajouta.

—Elle ne s'est pas rendue à la gare par ce déluge.

Et Boisdéant répliqua:

—Non! fort heureusement.... Elle va bien!.... Elle ne songe qu'à vous.... Son succès même, succès colossal, ne semble pas avoir prise sur elle.... Elle ne pense qu'à vous......

—Et moi à elle,—répondit Alexis.

—De plus, j'ai mille choses à vous dire.... Je vous ai écrit que j'épousais Mlle de Thal...... Ne m'en veuillez pas.... je lui ai raconté toute votre histoire!....

—Malheureux! qu'avez-vous fait?—s'écria le prince Livachoff en devenant très pâle.

—J'ai travaillé pour votre bien, soyez-en convaincu!....

—Mais le comte de Thal....

—Il sait tout ce qu'il en est.... il s'est engagé à devant moi faire tout au monde afin de venir en aide au sauveur de sa fille.

—Dieu vous écoute, Raoul!.... Vous avez agi comme vous avez cru devoir le faire.... Mais j'ai grand'peur....

Il n'acheva point....

Le désir de voir Renée s'imposait à lui, plus fort que tous les autres sentiments.

—Allons!—fit-il,— embarquons-nous sous ce torrent.

—Nous allons rue Schwartzemberg, la baronne Cazérès et Renée y attendent......

A grand'peine ils retrouvèrent le confortable.

Le cocher de celui-ci s'était réfugié sous un hangar et dormait du sommeil du juste.

La pluie tombait avec rage.

Deux heures sonnaient aux grandes horloges de Vienne lorsque les deux amis sonnèrent à la porte de Mme Cazérès.

Tout était éclairé dans l'appartement. Les domestiques allaient et venaient.... Un léger souper n'avait-il pas été préparé pour le voyageur?

Ce fut Mme Cazérès qui, elle-même, vint ouvrir.

—Ah!—s'écria t-elle,—je me mourais d'inquiétude.... Retard du train par cette tempête.... Enfin vous voilà.

Ses yeux devinrent hagards.

—Et Renée?—murmura t elle défaillante.

Alexis s'accrocha au chambranle de la porte.

Lui aussi se sentait frappé en plein cœur.

—Mais Renée est ici.... Elle a dû revenir ici au sortir de son théâtre.... Renée est ici....

La baronne secoua la tête:

—Renée n'est pas rentrée!......

Alors, comme deux fous, les deux hommes coururent sous l'ondée cinglante à travers les rues de Vienne.

Où allaient ils?

Au Nouveau-Théâtre, sur la Reingstrasse.

Réveillé en sursaut le concierge crut avoir affaire à deux êtres ivres....

Mme Balbi était sortie comme d'habitude à la fin de la représentation, sa voiture l'attendait.... C'était le concierge lui-même qui l'avait abritée, sous ce torrent, de son vaste parapluie...

Et refermant sa porte, le concierge s'en fut se recoucher.

Que faire?.... Que devenir?.... Où courir?.... Où chercher?....

Sous l'ondée, à courte distance, une masse noire attira l'attention des deux désespérés....

Une voiture stationnait là.

Boisdéant, qui conservait son sang-froid, courut à elle.

—Mais c'est celle de Renée!—cria t-il.

Alexis accourut.... Il sauta sur le siège....

Impossible de rien tirer de ce paquet trempé qui ronflait sous l'ondée.... Le cocher était ivre-mort!....

—Oh! Renée! Renée!...... —s'écria Alexis, se sentant mourir de douleur.

* *

Ce qui s'était passé:

Le concierge avait dit vrai: à la suite de la représentation, Renée, s'habillant avec toute la rapidité possible, s'était avancée, protégée par le parapluie du concierge.

L'ondée, la tempête, le tonnerre faisaient rage.

La voiture de Renée se tenait là.... attendant.

C'était la seule d'ailleurs qui se trouvait par ce temps devant le théâtre.

Tenant son parapluie d'une main, le concierge avait ouvert la portière.

—Montez vite, madame.—fit-il complaisamment,—vous allez être trempée.

D'un coup sec, la portière se referma, le cheval partit ventre à terre.

Et alors Renée se sentit mourir.

La voix cruelle, haineuse de Sophie Mosser lui disait:

—Excellence, si vous le voulez bien, je vais vous reconduire auprès de votre mari....

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

MÉA.

I

LA MALÉDICTION.

—Alors?....

—Alors quoi?....

—Ta dernière parole?....

—Pareille en tout à la première!....

—Oh! Méa! Méa!.....—et ces mots furent prononcés avec un accent de reproche.—Méa Hertzen!.... Pourquoi causer toujours du chagrin à celui qui vous aime tant?

Méa Hertzen, touchée sans doute par l'argument de son amoureux, répondit aussitôt:

—Mais, Nickolas Frolop, tu sais que je t'aime de toute mon âme!.... Pourquoi m'obliger à te le répéter encore?....

—Cela me rend si parfaitement heureux!

—Oui! mais une fille sage ne doit pas avouer à un jeune homme qu'elle l'aime tant que celui-ci n'a pas parlé à son père.

Cette petite scène, digne en tous points du pays du Tendre, aurait certainement tenté le lumineux pinceau de Charles Delort.

Figurez-vous une adorable tête de jeune fille.

Surmontant de grands yeux langoureux, tout remplis d'amoureuses promesses, de longs yeux d'une nuance indéfinissable, d'un vert profond, insondable, des frisures de brun cendré, épaisses, tordues, faisant tout le tour de la tête, pour se perdre en une luxuriante chevelure couvrant les épaules, la taille et les reins.

Elles étaient comprimées, ces frisures, par un élégant kakochnicht tout perlé, tout brillant, et la chemise blanche, brodée de soies voyantes, laissait deviner la ravissante opulence des épaules et de la poitrine.

La peau montrait des satinés d'une infinie douceur; le visage d'un ovale un peu allongé, contrairement au type ordinaire des femmes du Nord, présentait des traits d'une régularité surprenante; enfin, entre les lèvres d'un rouge de sang, un ruban de courtes dents d'un éblouissant émail.

Cette tête apparaissait à une étroite fenêtre du sombre château de Ny-Slott, que nos lecteurs n'ont certainement pas oublié.

Des vignes-vierges, des saxifrages en cordon épais, encadraient cette fenêtre, dans l'encadrement de laquelle l'idéale tête de Méa se montrait souriante et ravie.

C'est qu'elle avait en face, un peu au-dessous d'elle, pour lui donner la réplique, un partenaire qui lui tenait très cher au cœur.

La fenêtre se trouvait au dessous de l'un des étangs qui entouraient le château de Ny-Slott.

Néanmoins, dans les roseaux, une échelle avait pu être appuyée, se dressant contre la noire muraille, parvenant presque devant la fenêtre; tant et si bien qu'en se haussant sur ses pointes le solide garçon qui y était monté pouvait arriver avec beaucoup d'efforts jusqu'à la hauteur des lèvres rouges de Méa Hertzen.

Ce fortuné mortel se nommait Nickolas Frolop.

Elancé, svelte, rompu à tous les exercices du corps, c'était bien l'un des plus précieux gardes du princier domaine.

Le costume forestier gris, à méplats verts, avec de grandes guêtres, la ceinture de cuir sous la courte veste et le feutre orné de la plume de gerfaut ornement fichée sur le côté, lui seyaient à merveille.

Le drôle! il le savait bien. On a toujours conscience de ses avantages....et Méa s'en apercevait fort aussi.

Disproportion grande, cependant, de situation, de position, de classe.

Rurick Hertzen était un monsieur, en vérité, un gros monsieur.

Depuis la.... mort du prince Démétrius, tout retombait sur lui.... Il était devenu intendant général, et.... le comte Wladimir Paloutine ne jetait jamais un regard sur les registres trop bien tenus en règle par Rurick.

Pourvu que Wladimir reçût l'argent nécessaire à solder ses folles prodigalités, il n'en demandait pas davantage à son régisseur.

Aussi Rurick était-il un intendant inexorable.